

Politis.

CHAQUE JEUDI

Politis,

n° 727

2,75 €

THÉÂTRE

Art scénique et vieilles dentelles

Dix comédiens sur scène, pour une moyenne d'âge de 70 ans. Avec « Dale recuerdos », Didier Ruiz met en scène les souvenirs des personnes âgées. Un spectacle bouleversant.

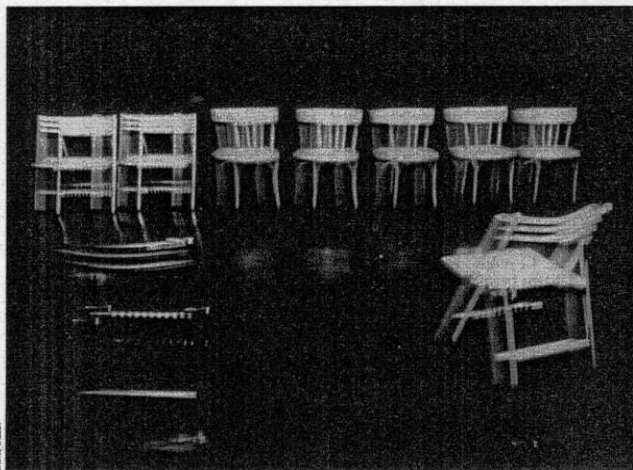
D'un coup, les larmes montent aux yeux. C'est stupide sans doute mais qu'importe. Sur la scène du théâtre Paul-Éluard de Choisy-le-Roi (Val-de-Marne), une toute petite femme s'est levée de sa chaise et prend la parole. Seule en pleine lumière. Seule avec son corps usé et sa mémoire aiguës. Elle se souvient des années 1930, de l'Allemagne nazie menaçante et de son chien Axum. « En 1933, c'était la guerre entre l'Italie et l'Éthiopie. On entendait parler de la ville d'Axum. Et je trouvais qu'Axum ça sonnait bien comme nom de chien ». Va pour Axum alors. Un gros et bon berger. Allemand lui aussi, mais gentil et fidèle. Et puis vinrent la guerre et l'occupation allemande. Deux enfants à élever seule et la belle-sœur en plus à héberger. Quatre personnes dans un tout petit appartement. Et puis encore la faim autant que la peur au ventre et cette trop grande place prise par le brave Axum. « Je l'aimais ce chien mais je ne pouvais plus le garder. J'ai dû me résigner à l'abandonner au bois de Vincennes. Les gens qui avaient des chiens faisaient ça à l'époque. Les gardes mobiles tiraient sur ces animaux abandonnés. Bien sûr, en regard de ce qui allait se passer après, les camps et les atrocités nazies, c'est peu de chose cette histoire. Mais moi, je n'ai jamais pu me pardonner d'avoir abandonné Axum ». Et puis, tout doucement, Juliette Gulmann, jeune comédienne de 90 ans, rejoint la chaise qui l'attend sur scène. S'assoit et croise ses mains tavelées sur ses genoux.

Avec neuf autres acteurs tout aussi amateurs et à peine moins âgés qu'elle, Juliette Gulmann joue *Dale recuerdos*, sous-titrée *Je pense à vous*, une pièce bouleversante sur la mémoire, mise en scène par Didier Ruiz (voir entretien). Ce mardi après-midi, l'heure est encore aux répétitions. Mais chez les rares spectateurs présents, l'émotion est palpable. Avec une attention de tous les instants, moult paroles d'encouragement, un geste tendre pour entourer les épaules d'une grand-mère, Didier Ruiz fait répéter l'entrée en scène. Alors, le plus naturellement possible – « Marche comme chez vous

mais en faisant attention à la marche » – dix personnes âgées foulent pour la première fois, sans doute, les planches d'un théâtre. Impeccablement alignées, elles livrent leur nom au public avant de prendre place sur une chaise. Après une interminable respiration, Antoine Santini se lance. Dans sa langue corse, il entame une jolie berceuse à mi-voix. Les yeux clos et les bras croisés sur la poitrine, comme une mère cajolant un enfant, Juliette Gulmann enchaîne avec une mélodie d'Europe de l'Est, bientôt suivie par deux autres comédiennes. Du jeu (mystérieux) du bric-à-brac de Muguette à la chasse au collet d'Aristide, en passant par les baignades de Claude dans la Seine « pour épater les filles », les souvenirs s'enchaînent et se bousculent sans faillir. Contrairement aux *Vieux* de Jacques Brel, ceux de Didier Ruiz sont des plus

volubiles. Il faut entendre Antoine Santini raconter avec faconde ses baignades dans le bassin rond de son village. Ou encore Muguette Couanon livrant ses souvenirs de minidette éplorée : « Pendant la guerre, il faisait très froid, commence-t-elle. J'avais une jolie chemise de nuit rose avec des volants en dentelle, et pour avoir plus chaud, je me suis approchée d'un petit réchaud à gaz. Mes volants se sont enflammés et j'ai eu plus peur pour ma chemise que pour moi. »

Discrète et digne, Denise Lecadre prend la parole et, de nouveau, l'écho du monde en guerre revient aux oreilles. « Mon père écoutait en cachette Radio-Londres. Je me souviens parfaitement de la phrase de lancement. » D'un signe de tête, Didier Ruiz l'encourage à revivre pour nous ces terribles moments. Alors, d'une voix criante de vérité, Denise



Sur ces chaises, les souvenirs terribles ou drôles vont bientôt prendre place.

n'hésite pas une seconde : « Ici, Radio-Londres, les Français parlent aux Français, énième jour de la lutte du peuple français pour sa libération ». Sur la scène, dix têtes grisonnantes murmurent en même temps et entonnent la suite, la ritournelle moqueuse chantée par Pierre Dac « Radio-Paris ment, Radio-Paris ment, Radio-Paris est allemand. »

Il faudrait encore pouvoir faire une place à la carte des métiers d'Aristide, ce Breton échoué en Val-de-Marne après avoir fait le tour de Paris, comme garçon de café, de bouis-bouis inconnus en restaurants prestigieux. Ou encore parler de Rolande Simon qui, jeune bergère, voulait tant ressembler à sainte Bernadette et parlait aux nuages pour se tenir compagnie. Rien de pathétique là-dedans. Plutôt la poésie à l'état pur. Elle se souvient de sa chienne rousse qu'elle aimait tant et qui gardait son troupeau et puis de ce cinéma naturel fait de cumulo-nimbus, de stratus et de ciel azur. « Jamais je n'ai été aussi heureuse », dira-t-elle simplement. Et comment devant tant de franchise mise à nu, ne pas la croire absolument...

Et ainsi vogue *Dale recuerdos*. Du coq à l'âne, du tragique au futile, du rire aux larmes, comme la vie, du début à la fin. Petit bout de mémoire individuelle que des personnes âgées offrent en partage le temps d'une représentation théâtrale. « Ce que je raconte n'est pas l'essentiel de mon histoire, analyse avec lucidité Juliette Gulmann, mais chaque petit événement a fini par marquer ma personnalité. » Et cette dame qui semble si fragile et vulnérable de raconter l'histoire de la boîte de sardines, précieux trésor conservé dans sa famille pour le jour où l'on viendrait à manquer. Et puis le père en partance pour Auschwitz avec le trésor en fer blanc dans un linge. « Malheureusement, il n'a jamais pu profiter de cette petite boîte de sardines. Cela m'a appris qu'il ne faut jamais remettre au lendemain le plaisir que l'on peut avoir le jour même. Et cela fut la philosophie de ma longue vie. »

Comédien et metteur en scène, Didier Ruiz recueille depuis des années la parole des anciens et fabrique avec cette mémoire éparse une œuvre théâtrale qui prétend à l'universel. Créé en 1999 à Béziers, renouvelé à La Villette, à Avignon, à Rouen, dans les quartiers populaires de Paris (XVIII^e et XIX^e arrondissements), *Dale recuerdos*, « spectacle vivant autour de la mémoire », remet au premier plan la parole des anciens. Ceux que la société n'écoute plus beaucoup, quand elle ne les a pas déjà relégués dans des hospices ou des maisons de retraite. « Dale recuerdos, en espagnol, ça signifie "Transmettez-lui mes bons souvenirs", mais c'est une expression vieillotte, et finalement ça tombe bien », plaisante Didier Ruiz.

Dale recuerdos, il n'y a pas meilleur titre pour une pièce où les acteurs n'ont rien à perdre ni à gagner, rien à prouver non plus. Juste à partager et témoigner que les vieux ne sont pas des morts en sursis mais des vivants qui veulent et peuvent nous transmettre quelque chose. À nous d'aller écouter ces paroles chuchotées.

VÉRONIQUE LOPEZ

Dale recuerdos, vendredi 29 et samedi 30 novembre à 20 h 30, dimanche 1^{er} décembre à 16 h, au théâtre Paul-Eluard de Choisy-le-Roi, 4, av. de Villeneuve-Saint-Georges, 94600 Choisy-le-Roi.
Tél. : 01 48 90 89 79. Courriel : theatrichoisy@club-internet.fr

Puis les 8 et 9 mars 2003 au Channel, scène nationale de Calais ; les 23, 24 et 25 mai à Bonneuil-sur-Marne ; en juillet 2003 à Barcelone et en 2004 à Hendaye.

Ainsi vogue « Dale recuerdos ». Du coq à l'âne, du tragique au futile, du rire aux larmes, comme la vie, du début à la fin. Petit bout de mémoire individuelle que des personnes âgées offrent en partage le temps d'une représentation théâtrale.

ENTRETIEN



« Je collectionne les bouts de vie »

Didier Ruiz, créateur de « Dale recuerdos », explique sa démarche artistique.

Comment avez-vous eu l'idée de créer ce spectacle ?

Didier Ruiz : L'aventure a commencé en 1999, à Béziers. On m'avait laissé carte blanche pour un projet artistique. J'ai proposé un travail sur la mémoire, basé sur la parole des « vieux ». J'ai recruté mes futurs comédiens par le biais d'une petite annonce dans le journal local. Le hasard des rencontres a fait que j'ai renouvelé l'expérience avec d'autres personnes âgées, dans d'autres lieux. Aujourd'hui, nous en sommes à la sixième édition de *Dale recuerdos*, et j'ai parfois l'impression que je pourrais ne jamais m'arrêter tant la matière est vivante et toujours différente.

Est-ce difficile de travailler avec ces « vieux » qui sont aussi de tout jeunes comédiens ?

Ce projet est l'inverse du métier de metteur en scène. D'emblée, il faut accepter de ne pas tout contrôler. Par exemple, je recrute par annonce mais ne sais jamais combien j'aurai de réponses. Cela signifie que je ne connais pas à l'avance le nombre de mes comédiens. Car bien sûr, il est hors de question de faire un casting et de dire : « Désolé monsieur, mais vous êtes vraiment trop moche. » Ensuite, c'est une question de temps. Ils vont à l'essentiel mais à leur propre rythme, avec lenteur. De part et d'autre, il faut s'adapter. Le plus souvent, les vieux ont un rapport ludique aux autres. Quand les répétitions commencent, je sens toujours un décalage, comme si mes conseils ne leur importaient pas. Ils sont polis, disent « Oui monsieur » et en même temps pensent « Cause toujours ». Et puis, au fur et à mesure des répétitions, leur écoute change, ils acquiescent vraiment. Les voici touchés par la gravité du théâtre. C'est un moment magnifique, qui se lit dans leurs yeux.

Comment s'organise le texte du spectacle ?

Le texte, c'est eux, leur vie, leurs histoires,

leurs objets. En amont du travail collectif, je procède à plusieurs séries d'entretiens individuels où je recueille leurs souvenirs. Je leur demande de me chanter une berceuse, de me parler d'une odeur à jamais ancrée dans leur inconscient olfactif. Une fois, on m'a parlé de l'odeur des coins dans l'armoire pour embaumer le linge. C'était un souvenir d'enfant heureux de s'endormir dans des draps propres et subtilement parfumés. Soixante ans après, la personne âgée qui se tenait devant moi n'avait rien oublié de tout cela. Je trouve ça magnifique et poignant.

Tous ces petits bouts de vie, je les collectionne et je dois en faire une première sélection. Lors des répétitions collectives, tout cela s'ajuste avec l'aide de mon assistant Thierry Vu Huu, qui a un regard neuf sur ces tranches de vie.

Des chômeurs, des anciennes ouvrières de Levi's deviennent des comédiens d'un soir. La réalité sociale s'invite au théâtre. N'y a-t-il pas un risque de faire du théâtre-réalité, comme il y a la télé-réalité ?

Franchement, cela n'a rien à voir. Le plus beau pour moi, c'est la pudeur. Pour cela, il faut supprimer les explications, ne pas aller vers le pathos. Dans ce théâtre, il n'y a ni pression ni orientation. La priorité c'est de revenir à l'origine, et l'origine du théâtre c'est la parole. À chaque spectateur ensuite de construire ses interprétations, d'imaginer et de créer ses propres images. Le but de l'art, c'est de faire rêver les gens. Avec *Dale recuerdos*, je pense avoir une prise de position artistique par rapport à la vieillesse. Le but n'est pas de se faire plaisir avec une gentille petite marnie qui raconterait une histoire mignonne. Dix vieux, c'est dix bibliothèques, dix mémoires vives. Et la synthèse de tout cela transforme les histoires individuelles en acte théâtral qui touche à l'universel.

PROPOS RECUEILLIS PAR VÉRONIQUE LOPEZ